



*“La Fleur
de la forêt”*

*Récit moderne d'une
délivrance miraculeuse*

LA FLEUR DE LA FORET

Chapitre premier.

UN JEU DE DOMINOS.

C'était en plein Ramadhan. Les heures s'écoulaient si lentement qu'elles paraissaient interminables. Du moins semblait-il ainsi à Si Khadr, qui attendait impatiemment le cri qui lui apporterait le soulagement. Déjà le soleil descendait à l'ouest; bientôt le muezzin⁽¹⁾ devait appeler les fidèles à la prière, et les heures de jeûne seraient des heures de festin. La foule attendait le signal, les yeux tournés vers le minaret de la mosquée. Ce muezzin-là ne viendrait-il donc jamais? Ah, enfin le signal est donné! "Il n'y a aucun dieu sauf Allah. Allah est grand. Allah est grand." La voix sonore du muezzin se perd dans les cris de joie qui annoncent la fin d'une autre journée de jeûne.

Si Khadr poussa un soupir de soulagement, tandis que, tranquillement et sérieusement il sortit pour exécuter sa prière du soir.

Les heures du soir en Ramadhan ont leur charme particulier. Les amis se rencontrent pour passer le temps en récréation et en entretien agréable. Les soirées de ce mois sont caractérisées par un vrai esprit de solidarité

(1) Homme qui appelle à la prière du haut de la mosquée.

et de fraternité, et sont égayées par de la musique et du chant, qui se font entendre partout. Si Khadr était fils du Cadi, et très populaire dans la ville. Etant érudit et spirituel, il s'était fait beaucoup d'amis. Ce soir-là, après la fin du jeûne, il était assis, avec quelques-uns de ses compagnons, autour de la table et jouait aux dominos. Ils étaient tellement occupés au jeu qu'ils ne s'aperçurent pas de l'entrée d'un étranger, jusqu'à ce que sa salutation leur en fit prendre connaissance. "Que la paix soit avec vous," leur dit le nouveau-venu. "Avec vous la paix," lui répondit le groupe d'amis, tout en le regardant avec méfiance. L'étranger ressemblait si peu à tous les autres : Sa taille mince, son visage ovale et son teint d'un brun pur le proclamaient un fils du désert. Vêtu des draperies blanches et flottantes des pays du sud, il présentait un contraste frappant avec les habitants de la ville qui étaient plus robustes et vêtus plus sobrement.

S'approchant de Si Khadr, comme du chef du groupe, le nouveau venu lui dit, "Mon frère, voulez-vous bien accepter ce livre?" Ayant pris le livre de la main de l'étranger, Si Khadr regarda son titre et sourit. "Le Lis du Désert?"⁽²⁾ s'écria-t-il. Je ne sais rien de ce livre-ci. J'ai entendu parler de "La Fleur de la Forêt", mais jamais je n'ai entendu du "Lis du Désert." A cette

(2) Histoire intéressante, contre les stupéfiants, publiée par la N.M.P. en arabe, en anglais, et en français.

parole les assistants éclatèrent de rire, car “La fleur de la forêt” était le nom donné à une fameuse belle qui avait habité pendant bien des années dans le quartier de Bab Ali. De son temps elle était célèbre pour sa beauté superbe et ses manières gracieuses. Maint jeune homme avait été épris par ses façons fascinatrices. En entendant le nom de “La Fleur de la forêt”, l'étranger sembla être un peu gêné. Les assistants ne laissèrent pas échapper le changement qui s'était produit soudain sur sa figure. La connaissait-il? Des yeux interrogateurs se fixèrent instamment sur lui. Ayant particulièrement remarqué le regard intéressé de Si Khadr, le nouveau venu se tourna vers lui, et lui adressa la parole: O mon frère, ‘La fleur de la forêt’ est morte depuis bien longtemps. Dans ma jeunesse je la connaissais intimement, et tout ce que l'on dit au sujet de sa beauté est vrai, car moi-même je suis tombé victime de ses manières enchanteresses. Puis, se tournant vers les autres, “Messieurs, leur dit-il, si vous voulez me le permettre, je vous raconterai comment j'ai rencontré ‘La fleur de la forêt’ pour la première fois, et comment j'ai échappé à sa fascination subtile. C'est une histoire malheureuse, qui a commencé par des nuages de tristesse et a fini sous un soleil brillant. Je ne veux pas paraître supérieur à vous, mais je suis un pécheur comme vous, et je suis tombé bien bas; je voudrais bien vous raconter mon histoire dans le but de vous avertir et de vous encourager.

Voulez-vous m'en accorder le privilège? Je ne vous parlerai pas en figure de rhétorique, mais je vous donnerai seulement un simple message de conseil et d'espérance venant d'un homme qui fut longtemps assis dans l'ombre de la mort, et qui a trouvé enfin la lumière qui ne s'évanouit jamais."

Quelques-uns des hommes devinrent agités et inquiets. Eux aussi savaient quelque chose de la beauté destructive de "La fleur de la forêt", et des consciences, longtemps endormies, commencèrent à s'éveiller. L'un après l'autre ils lui dirent, "Le Seigneur te bénisse, ô mon cousin, mais, tout ardemment que nous désirions écouter le conte d'un étranger, l'heure est déjà bien avancée. Ne t'est-il pas possible de venir demain soir, et nous écouterons avec plaisir ce que tu as à dire?" L'étranger y consentit en s'inclinant, mais déjà l'intérêt de Si Khadr et de la plupart de l'assistance était complètement éveillé. Ils ne purent pas laisser passer cette opportunité inattendue. Ils avaient beaucoup entendu parler dans le passé de 'La fleur de la forêt', mais maintenant ils avaient la chance d'en entendre davantage. Ainsi, d'un commun accord, ils lui dirent, "Monsieur, nous serions très honorés d'écouter ton histoire, et que Dieu te bénisse."

Chapitre II.

L'HISTOIRE DE HAMID.

L'étranger prit place au milieu du cercle d'amis et se mit à leur conter l'histoire de sa vie. On m'appelle Hamid ben Hamid es-Sahrawi, (le Saharien), leur dit-il, je suis né dans le pays des dattiers et du soleil brûlant. Mon père, homme honnête et généreux, était un érudit célèbre de son temps. Pendant bien des années il était directeur de la fameuse Zaouia du Midi, celle d'Ibrahim ben Amr el Mekki.—J'étais fils unique de mon père et aimé de tous. A l'âge de cinq ans, mon père me confia aux soins de son vieil ami et admirateur, Si Taib ben Suleiman. C'est sous sa sage direction que j'ai commencé mes études. J'ai fait des progrès rapides, car je possède la faculté d'apprendre, de sorte que l'on prédisait que je deviendrais un célèbre savant, digne successeur de mon père respecté.

Quand j'avais atteint l'âge de quinze ans, mon père et Si Taib tinrent une consultation pour décider ma future vocation. Cela eut pour résultat la décision de m'envoyer, accompagné de mon cousin, El Aïd, au collège de cette ville qui jouit d'une renommée mondiale. Je n'oublierai jamais les sentiments que j'ai éprouvés en m'approchant de cette métropole merveilleuse. Je n'avais jamais quitté

la maison auparavant. Tout était si étrange pour moi. Les lumières éblouissantes, le bruit du trafic animé, les cris des porteurs et des marchands—tout cela contrastait tellement avec les palmiers majestueux, les cieux étoilés et la parfaite tranquillité de mon pays. Cependant, je me suis vite accoutumé à la vie de collège, et je devins tellement préoccupé de mes études que je ne trouvais que très rarement le temps d'assister aux spectacles amusants après lesquelles les hommes soupirent. Après avoir passé avec succès tous mes examens de grammaire, de logique et de poésie, je semblais être destiné par mes capacités et mes goûts à une carrière libérale. J'ai donc fait des études spécialisées en droit et en jurisprudence pour être capable d'avoir une position dans l'administration de ma propre ville.

A plusieurs reprises mes professeurs écrivirent à mon père des rapports encourageants sur mes progrès. Ces rapports lui causaient un fort grand plaisir. J'étais l'orgueil de sa vie, et ses lettres abondaient en aspirations brillantes pour mon avenir. Il en était tout autrement de mon cousin El Aïd, dont la famille était très désappointée de son manque complet de progrès. Il n'avait en effet aucune inclination pour l'étude et manquait complètement d'élan pour étudier pendant les longues heures de travail que lui im-

posaient ses cours. Chaque soir il s'en allait chercher son plaisir dans les fastes du quartier de Bab Ali. Je connaissais très peu ce quartier et ce n'était que très rarement que je me donnais le luxe d'un congé. El Aïd m'avait souvent demandé de l'y accompagner. "Pourquoi êtes-vous si attaché à vos livres? Pourquoi ne voulez-vous pas venir jouir de la vie?" me demandait-il sans cesse.

Enfin je cédaï à ses instances et sortis avec lui. Oublierai-je jamais cette première nuit où, pour la première fois, je suis entré dans un quartier de la ville dans lequel mon père respecté n'aurait jamais pénétré de sa vie. Pourquoi ai-je cédé à ses sollicitations? La blessure est depuis longtemps guérie, mais la cicatrice restera toujours. Si j'avais su en ce temps-là ce qui est écrit dans la Bible au sujet de la femme étrangère, je ne serais jamais entré dans ce lieu de pestilence et de mort, car n'est-ce pas pour guider et éclairer les hommes faibles et errants que l'on a écrit "les lèvres de l'étrangère distillent le miel, et son palais est plus doux que l'huile. Mais la fin en est amère comme de l'absinthe, perçante comme une épée à deux tranchants. Ses pieds descendent à la mort; ses pas touchent au sépulcre." Hélas! Hélas! je ne le savais point, car personne ne m'avait jamais fait voir, dans le saint livre de Dieu, ces paroles de conseil. On m'avait dit si souvent que je n'avais pas besoin de la Bible, le Coran n'était-

il pas la dernière et la plus parfaite révélation de Dieu à l'homme? De plus, tout ce qui est bon dans la Taurat et l'Injil, ne pouvait-on pas le trouver aussi dans l'illustre Coran? Combien j'avais manqué en ne lisant pas ces autres livres! Le résultat était qu'ignorant la sagesse incomparable qu'ils contenaient, je suis entré dans ces chambres de mort, complètement désarmé, sans préparation et sans conseil. Si je l'avais seulement su! Qu'il est triste qu'une jeune âme innocente soit souillée et ruinée tandis que, sans ces amers préjugés, elle aurait pu être avertie. Qu'il est navrant que chaque année dans cette ville tant de jeunes vies soient flétries et tant de parents désolés! S'ils n'avaient pas les yeux aveuglés et le cœur si dur, ces jeunes gens auraient pu entendre par la Bible la voix de Dieu qui les avertit du danger et de la perdition, en leur disant: Jeunes hommes, écoutez: "Quant à l'étrangère, éloigne d'elle ton chemin, et n'approche point de l'entrée de sa maison; de peur que tu ne donnes ton honneur à d'autres, de peur que des étrangers ne se rassasient de ton bien et que tu ne rugisses, quand tu seras près de la fin, quand ta chair et ton corps se consumeront."

Cette nuit je suis rentré dans mon logis, misérable et abattu. Chaque fois que je pensais à mes voies, mon cœur battait dans ma poitrine avec une violence étrange et un effroi indescriptible possédait mon âme. Et mon

père respecté que dirait-il s'il savait où j'étais allé ? J'avais souillé son beau nom. Pourquoi avais-je agi de la sorte ? Je ne pourrai jamais vous expliquer les sentiments de cette nuit et l'amertume de cœur que j'ai éprouvée en pensant à ma folie. Je me suis efforcé de l'oublier dans le sommeil, mais je ne le pouvais pas. Pendant toute la nuit, debout sur le seuil de ma chambre, se trouvait la vision de mon père. Ses yeux me fixaient avec un reproche silencieux. Je tournais mon visage contre le mur—toujours ces yeux accusateurs. Chaque fois que je m'efforçais de dormir, mon père paraissait debout devant moi. J'avais souillé son beau nom. Combien je soupirais après la lumière du matin, pour que, dans la compagnie de mes livres, je puisse oublier cette nuit de honte et bannir à jamais de mes pensées le visage triste et abattu de mon père.

Enfin l'aube parut, et je m'efforçai de me concentrer sur mes études, mais ce fut en vain. Malgré tous mes efforts, je ne pouvais effacer de ma mémoire les événements de la nuit passée. Je n'avais pas de forces pour travailler. Je devins de mauvaise humeur et bourru, totalement incapable de fixer mon attention sur n'importe quoi. J'étais devenu tellement misérable et épuisé que je me décidai, dès ce moment, à ne plus jamais entrer dans ce quartier. Hélas,—les résolutions et les efforts humains sont tellement faibles!—le soir arrive, je cédaï encore une

fois aux intances d'El Aïd, pour retourner avec lui au quartier Bab Ali. C'était en ce temps-là que je rencontrai pour la première fois 'La fleur de la forêt', où, pour lui donner son vrai nom, Fatima Zohar du Jebel Amour. Je la vis pour la première fois face à face comme nous entrions dans la rue où elle habitait. Elle se tenait à la porte de sa chambre, regardant le long de la rue, de notre côté. En ce temps elle était au zénith de sa beauté. Un seul regard de ces yeux fascinateurs, un seul signe de sa main suffirent pour que toutes mes bonnes résolutions soient brisées, et que toute pensée de mon père respecté s'évanouisse. J'ai fait le plongeon, et depuis ce jour-là je m'enfonçai toujours plus éperdûment dans le péché. Oui, c'était une heure triste que ma première rencontre avec "La fleur de la forêt". Mon goût de l'étude s'affaiblit, et mon envie du plaisir s'aggrandit. Mon énergie mentale s'épuisa, de telle façon que mes amis se demandaient pourquoi, après mes succès si brillants d'autrefois, j'échouais maintenant si misérablement dans tous mes examens. Pendant plusieurs mois je continuai à visiter le quartier Bab Ali, jusqu'au jour où, comme je retournais à mon logis, l'un des étudiants de mon collègue me rencontra en me disant, "Avez-vous entendu la nouvelle? On a emporté hier soir votre cousin—mort."

“Où est-ce qu’il est mort?” lui demandai-je. Mon camarade ne fit aucune réponse, mais me regarda fixement dans les yeux. Toute réponse était superflue. Je le savais bien.

Le souvenir de l’endroit où je l’avais vu en dernier lieu me vint à l’esprit comme un éclair. Oh quelle honte! Un jeune homme de bonne famille! mourir dans un tel lieu! J’étais accablé par cette idée. Mon cœur battait à sauter, une terreur effroyable s’emparait de toute mon âme. Si j’étais mort à sa place? De nouveau ma conscience endormie s’était éveillée, de nouveau la vision de mon père venait me faire des reproches.

Dans la ville on a étouffé l’affaire, et on a envoyé la nouvelle de la mort triste et soudaine d’El Aïd dans le pays du midi. Elle a jeté un voile de tristesse sur la communauté de ses parents mais personne n’a jamais su dans quel lieu El Aïd était décédé. Aucun témoin n’avait assisté à sa mort; le cours de la maladie avait été rapide et son décès soudain. Seule et sans ami, environnée seulement du péché et de l’impureté, l’âme de ce jeune homme était allée à la rencontre de son Créateur. La mort de mon cousin me fit une profonde impression, et j’ai pris la résolution à l’instant même de ne plus jamais franchir le seuil de la maison de honte. Si j’y mourais

moi aussi? L'idée m'en a presque poussé au désespoir. Pendant quinze jours je ne quittai pas le collège, et je commençais à croire que j'étais devenu maître de moi-même, quand, à ma grande douleur j'ai senti revenir le même désir insatiable avec une puissance encore plus irrésistible. Le jeudi suivant, à force d'habitude, mes pas me conduisaient encore vers mes anciennes retraites, et la compagnie séductrice de 'La fleur de la forêt.'

Chapitre III.

DANS LE CAFE.

A l'entrée du quartier Bab Ali, je remarquai en passant un Européen, assis dans un café. Autour de lui se trouvaient plusieurs hommes. Poussé par la curiosité, je m'en approchai. A ma grande surprise il parlait à l'assistance en arabe. Sa voix était claire et distincte, et j'ai saisi ces mots, "Cherchez l'Éternel pendant qu'Il se trouve; invoque-Le tandis qu'Il est près. O mon frère, sois averti, Dieu t'appelle maintenant à Le chercher. Ne t'amuse plus frivolement dans le péché: il viendra un temps où, quoique tu Le cherches avec larmes, tu ne Le trouveras point, car n'est-il pas écrit, 'Vous me chercherez et ne me trouverez pas: vous mourrez dans vos péchés'". Je me suis dit, "Comment cela peut-il arriver? Un jour vient où, quoique je cherche, je ne trouverai pas, un jour où Dieu, l'éternel, le miséricordieux, le compatissant, ne se trouvera pas, et je mourrai dans mes péchés? C'est absurde! Ce sont des paroles vides! Que j'étais sot de n'être pas allé à ma belle Zohra. Là, en sa joyeuse compagnie, aucune pensée de la mort ne m'aurait troublé, là dans la joie de vivre aucune pensée du jugement ne m'aurait gêné. Que j'étais fou de m'être arrêté pour écouter ces sottises, si

nuisibles à ma tranquillité d'esprit, tandis que j'aurais pu passer une soirée joyeuse avec "La fleur de la forêt." Je n'y penserai plus, la vie est devant moi, et je veux boire tout mon scûl à sa coupe de plaisir." J'ai quitté le café en colère et je me décidai à ne plus jamais permettre aux idées de la mort et de la justice de troubler ma paix. Car tout n'est-il pas, après tout, décrété d'avance? Et ce qui est écrit sur le front les mains ne peuvent pas l'effacer. Je me décidai à oublier absolument. Il était facile de dire cela mais difficile de l'accomplir, car le prédicateur avait un allié dans mon cœur qui ne pouvait pas s'empêcher d'ouvrir la porte au message d'avertissement. Malgré tous mes efforts pour le bannir de ma mémoire et me persuader qu'il n'était pas vrai, je n'ai pu le chasser, car ma conscience témoignait fidèlement à la vérité. Il y a un temps pour *moi*, où Lui, l'Eternel et le Compatissant, ne se trouvera point, et je mourrai dans mes péchés. El Aïd n'est-il pas mort dans ses péchés? Je savais bien que je ne pourrais jamais chercher le Seigneur dans la maison de l'étrangère. Je savais que, "Si le vin et les jeux de hasard vous détournent de la pensée de Dieu"⁽¹⁾ il me serait certainement impossible, enchaîné par les plaisirs sensuels et entouré du vice et de l'impureté, de penser à Dieu et

(1) Sourate el Maïda.

à l'éternité. Si j'y mourais là dans ce lieu, n'allais-je pas mourir dans mes péchés? Le nuage du jugement imminent m'enveloppait; aucune pensée sur la fatalité ne pouvait en chasser l'obscurité. Une voix, se faisait entendre sans cesse dans mon cœur. "Il est écrit" était remplacé par la phrase qui revenait sans cesse "Vous mourrez dans vos péchés". Si je quittais le monde en portant tous mes vices actuels, colère, haine, impureté, dans toute leur ancienne force! Si j'entrais dans la vie future, toujours incapable de penser à Dieu, incapable d'avoir, à jamais, aucune pensée pure, destiné à une éternité sans foi, sans confort, sans espoir! Mourir dans mes péchés, trouver le péché partout, l'impureté partout, avoir pendant toute l'éternité les prostituées, les voleurs, les ivrognes, les diables pour compagnons! J'ai tressailli, j'ai tremblé, une horreur indescriptible m'a saisi, car je savais bien que c'était Dieu qui me parlait, et que ma conscience rendait son témoignage incontestable.

Ce soir-là Zohra m'a cherché en vain. Je suis revenu au collègue misérable et désespéré. Comment échapper à ce terrible sort? Mourir dans mes péchés! C'était une idée dont la méditation me remplissait d'horreur. Vivre à jamais dans mes péchés était une pensée trop affreuse pour être supportée un moment de plus. Aucune des-

cription de l'enfer ne pourrait jamais dépasser cela. Je me suis efforcé de dormir, mais les souvenirs accusateurs de ma première nuit de péché sont revenus, mon père, le visage triste, s'est trouvé encore debout devant mes yeux, et les paroles "Vous mourrez dans vos péchés", sont venues et revenues se répéter à mes oreilles. J'ai fouillé dans ma mémoire pour trouver quelque mot de réconfort, quelque mot de délivrance certaine. Sourate après sourate du Coran m'ont passé rapidement par l'esprit. Pas d'assurance. Je me suis réfugié dans le Nom de Dieu, pas d'assurance. J'ai pensé encore aux hommes illustres du temps jadis. Avaient-ils quelque mot de réconfort? Je me suis rappelé notre maître Mohammed et ce qu'il a dit lors de son départ: "Faites ce qui vous gagnera une entrée auprès du Seigneur, car en vérité je n'ai aucune puissance auprès de Lui pour vous sauver de n'importe quelle façon." Aucun rayon de lumière! J'ai pensé à Abou Bakr dont c'était, ce jour-là, l'anniversaire de sa mort et à ce qu'il a dit avant de mourir: "C'est aujourd'hui le jour de mon élargissement et le jour où j'obtiendrai mes mérites: si c'est le bonheur, il sera durable, si c'est le chagrin, il ne cessera jamais." L'obscurité s'est approfondie, mon désespoir a augmenté. Peut-être le juste Omar aurait-il pour moi quelque mot d'espoir, lui le faiseur de bonnes œuvres. Je me suis souvenu de la tradition

disant comment, pendant ses dernières heures, on essayait de le consoler en lui rappelant ses actes bénévoles, et comment il s'est écrié: "Qui essayez-vous de décevoir? Fussé-je possesseur de tout l'orient et de tout l'occident, j'y renoncerais avec plaisir pour échapper à l'effroyable terreur qui me menace." Point d'espoir, point d'assurance, aucun rayon de lumière! J'étais plongé dans un abîme d'obscurité et de désespoir, et je ne voyais aucune main étendue pour me tirer de cette citerne affreuse.

Pendant ces jours je ressemblais à un homme assis "dans l'ombre de la mort", aucune trace de lumière n'illuminait cette épaisse obscurité.

Jour après jour je cherchais la paix, mais elle me fuyait toujours. Je ne pouvais pas continuer dans un tel état d'âme et d'esprit, car je savais, comme Abu Bakr, que si je mourais ainsi mon sort serait à jamais défini. Je mourrais dans mes péchés, et je vivrais à jamais dans mes péchés. Je n'en pouvais plus. Il fallait que j'aie cherché celui qui m'avait révélé la maladie de mon âme. Peut-être aurait-il quelque baume pour me guérir?

Chapitre IV.

LA GUERISON APRES LA MALADIE.

Encore une fois je suis retourné au quartier Bab Ali dans l'espoir de trouver l'homme qui m'avait montré ma condition spirituelle de pécheur et de condamné à la mort. Je suis allé de café en café à sa recherche, mais bien en vain. Je n'ai pu en trouver la moindre trace. J'avais failli renoncer à tout espoir de le retrouver, lorsque, en revenant au collège par une rue moins fréquentée, je remarquai une librairie. Il y avait quelques livres dans la vitrine et des citations de la Bible ornaient les murs. Une lumière filtrait par la porte. A la faveur d'une fente je pus entrevoir, assis dans une chambre, un groupe d'hommes qui écoutaient fort attentivement quelqu'un qui leur adressait la parole. Par un second regard je pus voir le visage de l'orateur. C'était celui que je cherchais. Devais-je entrer ? D'abord j'ai hésité à le faire. Jamais auparavant je ne m'étais mêlé avec ceux qui ne croient pas au prophète Mohammed. Quel est le plus grand mal, me suis-je demandé : une nuit de péché où la compagnie de ceux qui suivent l'Homme sans péché, Jésus-Christ ? Combien j'avais besoin de secours en ce moment. Je savais bien que mon père même, tout strict et sévère qu'il était, ne choisirait pas la maison de honte pour son fils bien-aimé. Puis, comme un éclat de lumière, il me vint à l'esprit que

même celui que j'avais suivi dès mon enfance n'aurait pas hésité à se joindre à cette compagnie, car ne disait-il pas qu' "Il n'y a pas de Dieu sauf Dieu le vivant, qui subsiste par lui-même, qui envoya la loi et l'évangile pour être une instruction pour l'homme,"⁽¹⁾ et ceux-ci n'étaient-ils pas "le peuple du livre"? — sans doute la vérité et la lumière sont avec eux? Encore une fois ma conscience s'est fait entendre, "Vous mourrez dans vos péchés." Je n'en pouvais plus. J'étais plongé dans le doute, dans les ténèbres et dans le désespoir. Je devais trouver la guérison pour mon âme ou bien mourir. J'avais déjà expliqué mon trouble à mon professeur respecté, mais il n'avait pas su m'aider. "Le Seigneur est miséricordieux, Il sait tout; n'est-il pas écrit sur votre front? Le prophète intercèdera pour vous," c'est toute la consolation qu'il avait pu m'offrir. Bonnes paroles, paroles satisfaisantes pour beaucoup de personnes, mais elles ne pouvaient pas faire taire la voix accusatrice de mon cœur, comme elles ne pouvaient non plus guérir mon esprit blessé. J'avais besoin de la guérison, saurais-je la trouver ici? Enfin j'ai fait le plongeon. En écartant toutes mes appréhensions, j'ai ouvert la porte et je suis entré dans la salle. Le prédicateur s'est aussitôt avancé et m'a chaudement accueilli en m'invitant à prendre place parmi l'assistance. Ensuite celui qui conduisait la réunion a ouvert la Bible et a

(1) Sourate el Amran.

prononcé ces mots. “Voici, tu t’es irrité, et nous avons péché; tu t’es irrité longtemps, et cependant nous serons sauvés.”⁽¹⁾ Que je me suis senti le cœur joyeux, car c’était bien ce que je voulais savoir. Etait-ce là la réponse? J’allais mourir dans mes péchés, mes péchés dureraient à jamais, je le savais bien, mais serais-je sauvé? Le prédicateur a continué en disant: “Y a-t-il quelqu’un ici ce soir qui se trouve dans cette condition?—qui a été longtemps dans le péché jusqu’à ce que l’espoir soit presque perdu? Y a-t-il quelqu’un ici ce soir qui a peur de mourir dans ses péchés? Quelqu’un qui désire la délivrance, la guérison, le salut? Ecoutez, ‘Il peut sauver parfaitement ceux qui s’approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur.’ Il peut sauver, car Il est venu pour sauver. Il est mort pour sauver, Il est ressuscité pour sauver, et, étant toujours vivant pour intercéder, Il sauve maintenant parfaitement tous ceux qui viennent à Dieu par Lui. Lisons dans le glorieux Evangile et prenons trois miracles de notre Seigneur Jésus comme trois exemples évidents de son pouvoir de sauver. Ce qu’Il a fait pour les corps des hommes, Il le fait pour les âmes des hommes.” Ayant tourné quelques pages de l’Evangile, il lut (dans Luc 13: 10-14, 16) l’histoire d’une femme qui avait un esprit qui la rendait infirme depuis dix-huit ans, et comment Jésus, en un instant, l’a guérie. “Avez-vous, nous

(1) Esaïe 64 : 5.

demanda-t-il, quelque habitude de péché qui vous écrase? Votre passé n'est-il pas comme une chaîne lourde suspendue à votre cou? La voix de Jésus vient vous dire, 'Mon ami, tu es délivré de ton infirmité.' Il le peut. Prenons un autre exemple, celui d'une délivrance encore plus merveilleuse. (Jean ch. 5). Voici un homme boiteux qui attend depuis trente-huit ans la guérison. C'est long, n'est-ce pas? Y a-t-il quelqu'un ici qui, comme cet homme, attend depuis longtemps le salut? Ecoutez encore ces paroles, "Lève-toi. Prends ton lit et marche." Sur l'ordre de Jésus l'homme boiteux s'est levé, a pris son lit et s'est mis à marcher — guéri de son infirmité. Jésus vous dit ce soir, 'Veux-tu être guéri?' Il peut vous sauver." Ces paroles ont fait bondir mon cœur, car n'était-ce pas la guérison que je cherchais? De nouveau cette autre voix s'est fait entendre, "Vous mourrez dans vos péchés", et mon cœur s'est de nouveau rempli de désespoir; la lampe de l'espoir s'est presque éteinte; mon cas était trop difficile même pour que Jésus puisse me sauver. Le salut n'était pas pour moi. Le prédicateur a continué à lire. Cette fois il a raconté l'histoire d'un homme aveugle-né (Jean ch. 9). "Celui-ci, dit-il, est le cas le plus difficile de tous, mais Jésus est maître de l'impossible. Rien est trop difficile pour Lui. Voyez, Christ touche les yeux de l'aveugle. 'Va te laver dans le réservoir de Siloé,' lui dit-Il. Il y va se laver. Il recouvre

la vue, il se réjouit, il est guéri. Ne croyez-vous pas maintenant qu'il peut non seulement sauver, mais sauver parfaitement, pas quelques-uns de ceux qui viennent à Dieu par Lui, mais tous? Il est venu pour sauver les perdus. Il est venu pour te sauver. Lui seul peut sauver, car 'il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné parmi les hommes, par lequel nous devons être sauvés, et il n'y a de salut en aucun autre.' Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé. Mon frère, que vas-tu répondre?"

Le temps avait rapidement passé et l'heure était avancée. Déjà l'assistance se dispersait. Lorsque la plupart étaient sortis et comme le prédicateur était sur le point d'éteindre les lampes, je suis allé lui demander la permission de lui parler un peu. Nous avons pris place, et je lui ai raconté toute mon histoire comme vous, messieurs, l'avez déjà entendue. Je lui ai dit que j'étais un pécheur et que j'avais besoin de la délivrance. Par la Parole de Dieu j'étais assuré que Jésus-Christ pouvait me sauver, mais voulait-il le faire? Comment pouvais-je l'accepter? Avant de me répondre il a levé ses yeux vers les cieux et a cherché la direction de l'Omniscient. Se tournant encore vers moi, il me dit, "Vous pouvez être sauvé. Croyez au Seigneur Jésus-Christ et vous serez sauvé." Je lui ai répondu: "Monsieur, je crois bien en Jésus, nous croyons en tous les prophètes." "C'est vrai", me dit-il, "mais là n'est

pas la foi qui sauve. Vous devez croire qu'Il est mort non seulement pour les péchés du monde entier, mais pour vos péchés à vous. Laissez-moi vous lire un autre miracle du Seigneur Jésus." Et il m'a lu le miracle de l'homme qui avait la main sèche. Jésus lui a dit: "Étends ta main." Il l'a étendue et elle a été guérie. "La foi", m'a dit le prédicateur, "est la main qui saisit la grâce de Dieu, la foi est la main qui reçoit le salut. Mais si elle est paralysée, comment un homme peut-il recevoir le salut? Comme un homme peut-il recevoir la grâce de Dieu? Il y a deux choses que Jésus a demandées de faire à l'homme à la main sèche, 'Lève-toi là, au milieu', puis, 'Étends ta main.' Dans sa Sainte Parole Dieu a dit à tous ceux qui désirent suivre Christ, 'Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé, car c'est en croyant du cœur qu'on parvient à la justice, et c'est en confessant de la bouche qu'on parvient au salut!'" Enentendant ces mots j'ai senti comme des écailles tomber de mes yeux. J'ai vu, j'ai cru dans mon cœur que Jésus était mort pour moi et était ressuscité des morts pour moi et qu'Il pouvait bien en ce moment même me sauver, "étant toujours vivant pour intercéder." J'ai entendu sa voix me dire, "Étends ta main," Je l'ai fait. J'ai senti poindre en moi une vie nouvelle. J'ai éprouvé la restauration, la guérison, le pardon. Je n'ai pas eu comme d'autres de visions merveilleuses de Jésus-Christ, mais par cet

acte de foi dans mon cœur, une paix profonde et une joie tranquille ont rempli tout mon être. Toute ma crainte était passée. Maintenant il ne restait aucune crainte de la mort, et la crainte du jugement avait fait place à une assurance abondante que j'allais passer toute l'éternité auprès du trône de Dieu dans les cieux. Tout désir de plaisir sensuel m'avait quitté, remplacé par profonde envie d'union avec l'Éternel et par la glorieuse présence de mon Créateur. Les choses anciennes étaient passées ; toutes choses étaient devenues nouvelles. La seconde moitié de la promesse avait été déjà remplie, j'avais étendu ma main et j'avais été guéri ; la première condition devait encore être remplie, me tenir au milieu de ma famille et confesser Jésus-Christ comme mon Sauveur et Seigneur.

Conclusion.

"LA LUMIERE APRES L'OBSCURITE."

En remplissant la première condition, "la confession par laquelle on parvient au salut," j'ai écrit à mon père pour lui dire tout ce qui était arrivé. A mon grand chagrin, il ne put pas comprendre, il ne pouvait pas voir où était la vérité. Le résultat fut que, dans la dernière lettre que j'ai reçue de chez moi, j'ai été déshérité par mon père et désavoué par ma famille. En réponse à cette triste épitre j'ai écrit ainsi à mon père :

"A mon père respecté et bien-aimé. Moi, votre fils, je vous salue. Que la paix de Dieu en Jésus-Christ soit sur vous et la bénédiction du Très-Haut votre partage. Je vous ai toujours obéi, ô mon père, en toutes choses, grandes ou petites. Je vous ai toujours aimé et honoré dès mon enfance. Cependant, mon cher père, je ne peux pas renoncer à Celui qui m'a sauvé. Si vous aviez vu, mon père estimé, ce que j'ai vu des visions de l'enfer, ou entendu comme je l'ai entendu, cette terrible voix 'Vous mourrez dans vos péchés,' vous auriez compris que pour moi il n'y avait aucune autre façon de gagner la paix, aucun moyen de salut sauf en Jésus-Christ. Mon père, je suis toujours le fils de votre jeunesse. Je ne peux pas m'empêcher de vous aimer et je prierai Dieu chaque jour que l'amour qui dépasse tout en matière d'illumi-

nation' éclaire votre voie, et comme il en est écrit dans la Sainte Parole de Dieu, que vers le soir la lumière paraisse afin que, ô mon père bien-aimé, les dernières heures de votre vie honorée se passent en paix et dans la tranquillité, et ne soient pas hantées par des regrets, ou obscurcies par des ombres de tristesses. Que la paix soit sur vous, maintenant et à jamais. Votre fils bien-aimé, Hamid ben Hamid."

Voilà, messieurs, comment j'ai rencontré "La fleur de la forêt", comment j'étais assis dans les ténèbres de l'ombre de la mort, et comment j'ai trouvé la lumière qui ne se ternit jamais. Voulez-vous me laisser poser aussi à chacun de vous à son tour ces questions? Veux-tu être guéri? Veux-tu être sauvé?"

Pas une seule voix ne se leva pour contredire, car, bien que quelques-uns eussent l'air de vouloir déranger la réunion, pas une personne ne bougea. Tous étaient profondément émus. Des pères se sentaient le cœur touché, d'anciennes blessures s'ouvraient comme ils pensaient à des enfants depuis longtemps perdus. Des sources depuis longtemps sèches commencèrent à jaillir de nouveau. Des larmes coulèrent librement tandis que l'un après l'autre ils venaient serrer la main du prédicateur et lui dire adieu, avant de sortir dans la nuit. Le dernier à quitter la salle était Khadr. Sa mine accusait les nouvelles émotions qu'il éprouvaient. "Mon frère, dit-il, "voulez-vous prier

pour moi, que la lumière qui a commencé à paraître puisse augmenter, de sorte que tout manque de certitude, toute crainte de l'homme soit passée à jamais et que je me tienne enfin en la présence de Celui qui est la Lumière et la Vie des hommes. En attendant ce jour, ô mon frère, au revoir."

"Ce peuple, assis dans les ténèbres,
A vu une grande lumière;
Et sur ceux qui étaient assis dans la région et l'ombre
de la mort
La lumière s'est levée."
"Lève-toi, sois éclairé, car ta lumière arrive."
"Mais pour vous qui craignez mon nom se lèvera le
soleil de justice,
Et la guérison sera sous ses ailes."

F I N

Cette brochure est
l'une des 750 éditions de la

NILE MISSION PRESS

Le Caire : 37 Manakh

Assiout : Rue Amir Farouk

Jérusalem : Jaffa Road

Alger : Dar Naama, El Biar

N.M.P. No. 747.